



Les maisons bâties au village d'origine dans les représentations des migrants roumains

Andra Larionescu¹

Abstract

Migrants' houses built in homeland are endowed with different significations: several migrants perceives them as a way to validate their social status within the community of origin, while others may conceive them as an investment or as a "safety" retirement or shelter in case of failure. Nevertheless, for the majority of migrants, the house remains a "home" linked either to the home country or the destination country, the sense of belonging being determined by the subject's age, gender, education level, family ties, migration experience and labor market incentives. Using a fieldwork conducted in the village of Marginea in northern Romania, between 2009 and 2011, the paper discusses the factors that shape the representation of migrants' houses in the homeland.

Keywords

International migration, houses, "home", country of origin, sign of success, social status, emulation, investment, insurance

¹ Faculty of Architecture, Spiru Haret University, Laboratoire PAVE, ENSAP Bordeaux, Faculty of Sociology and Social Work – University of Bucharest, andra.larionescu@sas.unibuc.ro

Résumé

Les maisons des migrants bâties dans le pays d'origine revêtent de significations différentes: certains migrants les perçoivent comme un moyen de valider leur statut social au sein de la communauté d'origine, tandis que d'autres les conçoivent comme un investissement ou comme une « sécurité » à la retraite, ou bien comme un abri en cas d'échec. Néanmoins, pour la majorité des migrants, la maison reste un « chez soi » lié soit au pays d'origine, soit au pays de destination, le sentiment d'appartenance étant déterminé par l'âge du sujet, le gendre, le niveau d'éducation, les liens familiaux, l'expérience de la migration et les caractéristiques du marché du travail. En utilisant un travail de terrain mené entre 2009 et 2011 dans le village de Marginea, au nord de la Roumanie, l'article examine les facteurs qui influent sur la sémantique de la maison bâtie au village d'origine.

Mots clés

Migration internationale, maisons, « chez soi », pays d'origine, signe de la réussite, statut social, émulation, investissement, assurance

Introduction

L'étude s'intéresse aux représentations de la maison bâtie au pays d'origine par les migrants issus du milieu rural, après la chute du communisme. En effet, la construction ou la modernisation d'un logement est une des principales finalités des stratégies migratoires dans l'espace rural, la maison étant un signe du prestige et d'ascension sociale, qui mobilise une forte proportion des transferts financiers des migrants. D'ailleurs, la plupart des maisons des migrants représentent un artefact produit dans le cadre du macro-processus de la globalisation et de la migration internationale (Lopez, 2010) qui articule les valeurs et les modes de vie de la société d'origine et de destination (Sandu, 2010). Dans ce contexte de la globalisation et de la migration internationale, quand les innovations sociales et technologiques traversent les frontières, les représentations et les dimensions symboliques de la maison rurale roumaine s'expriment différemment. Chaque ménage adapte son espace habitable pour le conformer aux nouvelles valeurs, pratiques et styles de vie.

Ainsi, le cadre théorique s'appuie sur le croisement entre l'analyse sociologique des processus migratoires et son expression matérielle, car les transformations de l'habitat en particulier apparaissent comme des signes d'évolutions sociologiques (Lefebvre, 1974) et individuelles. De plus, la maison, comme artefact des interactions humaines, reflète par sa morphologie, les pratiques sociales d'une certaine culture et période historique, en inscrivant « dans son espace, dans sa matérialité, dans son mobilier, les habitus individuels et collectifs » (Tapie, 2011:25).

L'ouvrage utilise une étude de cas d'un village roumain, du nord de la Roumanie (Marginea), de 10 529 habitants, fortement marquée par la migration internationale, dans lequel j'ai effectué des visites durant les périodes d'été – automne des années 2009, 2010 et 2011, afin de préparer ma thèse de doctorat en sociologie sur la transformation de la maison rurale dans le contexte de la migration internationale. Le secteur bâtiment est l'une des cibles privilégiées des migrants (Cingolani, 2009). En effet, si en 1992 on comptait 2212 maisons - bâties sur le territoire de la commune -, en 2011 on atteint le chiffre de 3459 maisons, fait qui me conduit à considérer ce village comme représentative pour le phénomène étudié. Donc, la recherche doctorale s'est concentrée sur les sphères d'influence de la migration sur le logement: architecture de la maison et des annexes (configuration, ornements, schéma fonctionnelle, décoration intérieure et ameublement etc.), techniques, installations et matériaux de construction, modes d'habiter, ainsi que les rites et fêtes liées à la maison. Pour connaître le phénomène étudié, j'ai conduit des entretiens avec des habitants de Marginea, tout en observant la morphologie des logements nouveaux ou traditionnels. J'ai d'ailleurs observé les maisons des migrants en comparaison avec ceux de non migrants – parents, grands-parents des migrants ou d'autres villageois - afin de mieux comprendre les rapports avec les anciennes techniques de constructions, modèles d'habiter et tradition architecturales locales. J'ai articulé la méthode d'observation directe de traces matérielles (architecture et plans de maisons) laissées par une population (Denzin, 1970 ; Duncan, 1985) et modes d'habiter avec l'observation participante. En ce qui concerne l'observation participante, j'ai essayé de développer des relations de caractère familier avec certains de mes sujets, pour gagner leur confiance et pouvoir les revisiter, en recueillant plus de données et observant les détails cachés. Ainsi, je me suis logé - pendant quelques jours, au cours de trois dernières années (2009, 2010 et 2011) - dans une auberge de Marginea, appartenant à une famille de migrants, en discutant avec les propriétaires et observant leurs interactions et pratiques. La maison de ces migrants était placée à côté de celle des parents de l'époux, donc j'ai été capable d'observer leur relation, aussi. Plusieurs fois, j'ai pris le repas dans leur maison. J'ai aussi mangé dans les restaurants du village (appartenant à deux familles de migrants) et dans les maisons des quelques villageois (migrants ou pas). J'ai fait des courses au supermarché de Marginea, au magasin et au marché de jeudi et j'ai acheté des produits du terroir. Le fait que ma famille possède un logement à Rădăuți - la ville la plus proche de Marginea - a facilité la recherche de terrain et l'insertion dans l'atmosphère de l'espace social des migrants.

Les informateurs (environ 100 personnes, migrants et non migrants) ont été sélectionnés parmi les personnes disponibles, mais en appelant aussi à une technique basée sur les réseaux (de voisinage, de parenté ou des amis) existants dans la communauté, une sorte de « boule de neige », en conséquence l'échantillon n'est pas représentatif pour Marginea. Le groupe de non migrants comprend principalement de parents des migrants ou de grands parents et de vieux villageois. De plus, j'ai rencontré des informateurs clés: un professeur d'histoire - fils d'un ancien maire communiste de Marginea -, le maire adjoint de Marginea, l'ingénieur chargé à délivrer les permis de construire, deux salariés de la Mairie de Marginea, un charpentier (membre du Conseil de

la Mairie de Marginea), trois propriétaires d'auberge, cinq entrepreneurs du secteur local du bâtiment et un de Tourin, trois maçons, un artisan, un jeune licencié salarié d'une entreprise locale de matériaux de constructions. Parmi les entretiens réalisés (en fait ils étaient plutôt des conversations), 45 ont été des entretiens approfondis semi-directifs: 35 avec des migrants ou parents des migrants et 10 avec des non-migrants.

La recherche doctorale utilise surtout les données recueillies de 50 ménages de migrants, rencontrés dans mon terrain. De ce nombre, 35 ménages avaient au moins un membre travaillant à l'étranger. En outre, environ 72% des ménages comptaient au moins un membre dans le groupe d'âge de 14 à 29 ans, au moment de l'émigration et environ 70% avaient au moins un membre dans le groupe d'âge de 25 à 39 ans au moment de l'entretien. La plupart des ménages était composé de couples mariés. Plus de la moitié des ménages comportaient au moins un membre qui a vécu à l'étranger (continu ou avec des interruptions) 10 ans et plus. Cependant, 31 familles vivaient encore à l'étranger, tandis que 4 ménages avaient un membre qui est rentré au pays et un autre travaillent encore dans le pays d'accueil.

1. La maison comme obsession

[...] la maison est placée au centre de l'aventure migratoire [...] Il nous semble même que pour bien des migrants quittant le milieu rural des provinces françaises ou d'ailleurs, il y ait un rapport direct entre la migration et l'édification d'une maison au village (Villanova, 1994: 20).

Le logement peut être analysé comme tout autre artefact de la culture matérielle², ou comme un bien de la consommation culturelle, celle-ci fonctionnant comme l'un des moteurs de notre société (Appadurai, 1996). Un des traits de la consommation est représenté par « la recherche de tout ce qui est nouveau », l'esthétique de l'éphémère venant en premier plan (Appadurai, 1996:84). Ce qui s'impose à la culture de notre siècle est qu'elle est subordonnée à la « logique de la mode » (Bauman, 2011), un de ses attributs étant la vitesse du changement (Storey, 1999).

Ainsi, une migrante de Marginea dépeint l'intérêt des villageois dans l'aménagement de leurs maisons, en opposition avec le comportement des italiens – les avocats pour lesquels elle travaille:

[...] par contre ici, chez nous, ma foi, d'autres couvertures, je change les rideaux à chaque trois années, je change le réfrigérateur, j'achète un autre téléviseur [...] là-bas non, il a des rideaux il y a vingt-cinq ans elle s'est mariée [et] elle n'a pas changé une fois les rideaux. Elle n'est pas intéressée [...] ils sont intéressés à se divertir, d'aller le soir dans une restaurant, pas comme ici [...] nous avons travaillé onze mois et nous sommes rentrés au pays et nous travaillons encore [...] au lieu de s'arrêter

² Pour plus des détails sur ce sujet voir Miller, D. (Ed) 2001. Home Possession. Material culture behind closed doors. Oxford, New York: Berg et Miller, D. (2008). The comfort of things Cambridge and Malden MA: Polity

pour deux jours et se reposer [...] on n'est pas allé ni à la mer, ni à la montagne, on n'est allé nulle part (entretien S.N., Marginea, 2010).

Contrairement aux pratiques italiennes – de louer un appartement et s'y loger -, les migrants de Marginea persévèrent dans leur but d'avoir en propriété une belle maison au village d'origine:

[...] rare sont ceux [les italiens] qui achètent une maison [dans leur pays] [...] seulement ceux qui sont aisés [...] ils demeurent dans des logements de location toute la vie [...]. Ils mangent bien, ils se divertissent, un travail plus facile que possible, c'est comme ça dans leur pays (entretien M.M., Marginea, 2010).

A Marginea, la culture de la location manque: « je n'aime pas les appartements, je ne veux pas y loger [...] on n'a de la terre, on n'a du jardin, on n'a rien » (entretien C.B., Marginea, 2010) car pour les villageois «la terre et la maison sont quelque chose d'important» (entretien salarié entreprise de construction, Marginea, 2011). On peut se demander si la cour et le jardin - qui sont un « puissant lien d'attachement à la maison » (Pinson et Thomann, 2002: 92) - constituent un des facteurs qui conduisent les migrants à investir plutôt dans une maison au village d'origine que dans un appartement mieux placé – par exemple à Rădăuți³ ou dans un autre centre urbain de la Roumanie.

Dans certains cas, le contraste entre les conditions de vie des migrants au pays d'émigration et celles au village d'origine est retrouvé durant le premier âge de la migration (Sayad, 1977). Toutefois, même quand la précarité de l'habiter dans le pays d'accueil appartient au passé (étant lié aux premières phases de la migration), le standing du logement à l'étranger est inférieur à celui bâti au village d'origine des migrants. Cette tendance est décrite aussi par l'anthropologue Miller (2008) dans son portrait d'une immigrante jamaïcaine de Londres. Celle-ci vit à Londres, dans une maison individuelle modeste, car toutes ces efforts financiers sont dirigés vers le pays d'origine: c'est là qu'elle a bâti une grande maison dotée des meubles et des équipements modernes. Cependant sa maison est habitée par son frère, la migrante n'ayant pas une intention précise d'y habiter (Miller, 2008).

En ce qui concerne les migrants de Marginea, la majorité des ménages analysés ont bâti une maison au village d'origine pour eux ou leurs enfants (mâle), même si le projet de retour n'est pas évident. Cette «house mania» (Cingolani, 2009) se manifeste par la construction d'une maison au pays même quand le migrant dispose déjà d'une habitation de type «communiste» en bon état. Ainsi, Cingolani (2009) raconte l'histoire d'un jeune homme qui a refusé d'habiter une telle maison – construite pour lui par son père - sous le motif qu'elle n'est plus à la mode. En conséquence, il a bâti une autre, l'ancienne maison étant abandonnée. C'est également la situation d'un couple sans enfants qui a démolit l'ancienne maison (bâtie par les parents de l'époux) pour construire une autre, plus belle et plus grande. Le motif est que «les deux sont des gens qui aiment

³ Radauti est la ville la plus proche de Marginea

faire comme ça [c'est à dire bâtir une maison]» (entretien P., la mère de l'époux, Marginea, 2011) et tout ce qu'ils ont gagné à l'étranger ils ont investi dans cette maison.

Dans un autre cas, un charpentier a construit la toiture d'une maison à quatre niveaux. C'était le logement d'un jeune homme, célibataire, un émigrant. Interrogé par l'artisan sur sa motivation d'ériger une telle maison, le migrant lui a répondu: « qu'il soit». Dans des situations similaires, le charpentier nous a informé qu'il a reçu des réponses diverses: « je veux que personne n'ait une maison comme la mienne» ou « j'ai la parcelle et j'ai [un lieu] où la faire» ou « j'ai quelques argent» ou « je la finirai jusqu'à ma mort» (entretien T.R., charpentier, Marginea, 2009). En effet, le jeune P. travaille en Italie depuis deux ans. Ses parents (eux-mêmes des migrants) l'ont aidé à bâtir une grande maison – la conception de cette maison appartenant à son père - avec des annexes dans le style traditionnel. Cependant, sa mère affirme qu'il pense bâtir encore une maison sur le même terrain, selon un modèle qu'il a vu en Italie.

2. La maison comme signe de la réussite

Je pense qu'il y a cette tendance de montrer aux autres que tu as un potentiel que personne ne l'a jamais perçu et tu l'affiche soit dans une maison soit dans une voiture [...] car il vaut rien d'avoir un dépôt bancaire et que personne ne le sait (entretien A.P., Marginea, 2011)

Dans un contexte socioculturel où les revenus et le patrimoine du ménage sont les seules critères d'appréciation des individus, la maison bâtie au village d'origine devient une expression de la réussite familiale et personnelle car « il ne suffit pas de le gagner, il faut que cet argent devienne visible aux yeux des autres » (Diminescu, 1999:2). Veblen note à cet égard que la richesse n'est pas suffisante pour attirer la considération et l'attention des autres (Storey, 1999), mais son affichage flagrant, car «même si la loi de la classe est essentiellement économique, la forme qu'elle prend est culturelle» (Storey, 1999: 44-45). En effet, Lauman et Hause (1970) remarquent que les américains récemment enrichis - d'habitude des migrants ou leurs descendants – déployaient plus d'efforts dans l'essai de valider leur statut à l'intérieur de la société d'accueil. De même, certains chercheurs, influencés par l'œuvre du Bourdieu, ont montré « le rôle du logement comme instrument de différenciation, qui sert à la validation d'un statut» (Serfaty, 2003a: 4).

Il faut mentionner aussi la théorie de Veblen sur la consommation culturelle, car les modèles culturels se transmettent selon la hiérarchie de la stratification des classes sociales, les individus adoptant les traits spécifiques aux classes supérieures (Bernard, 1998). Cette modalité de diffusion des modèles culturels des classes supérieures vers les classes inférieures, on la retrouve dans le cas des migrants de Marginea⁴, la société italienne jouant le rôle de la classe supérieure, tandis que les nouveaux arrivants – les migrants – celui du groupe de la base de la hiérarchie sociale. En effet, Pietro Cingolani observe que certaines maisons de Marginea comprennent «des éléments d'émulation de

⁴ La plupart de ces migrants ont un niveau d'éducation bas ou moyen

la culture italienne» (Cingolani, 2008: 10), mais cette émulation se manifeste seulement au niveau esthétique, architectural ou technologique, et en aucun cas au niveau économique et des pratiques locatives:

En Italie tu bâtis ta maison quand tu as vraiment beaucoup d'argent [...] Ils [les migrants] ont vu les italiens avec ces grandes maisons et ils ne savent pas que ceux-ci sont tellement riches [...]. Nos jeunes ont emprunté ce qu'ils ont vu en Italie, et ils font des sacrifices énormes, et ils bâtissent des palais (Cingolani, 2008: 10).

Afin de personnaliser la maison, les migrants de Marginea apportent - à côté des meubles et des objets décoratifs achetés au pays d'accueil -, des draps, des couvertures et des oreillers de la maison, des rideaux, des serviettes de bains et autres choses à usage domestique. Les biens de consommation, ramenés avec eux du pays d'immigration sont investis d'une fonction symbolique, au-delà de leur valeur purement économique ou utilitaire. Ils participent à la construction de la nouvelle identité de leurs propriétaires. Tous ces biens, qui évoquent le pays d'accueil (de l'automobile jusqu'aux récipients avec des inscriptions en italien, utilisés dans les cuisines et les salles de bains), expriment l'ascension, par le biais de la migration, à un nouveau statut social. Ce phénomène n'est pas singulier, on le rencontre dans plusieurs villes (Anghel, 2008, 2011 ; Tue et Toderaş, 2012) et villages (Diminescu, 1999 ; Nagy, 2009 ; Alexandru, 2012) de la Roumanie, comme à Certeze, où la maison « doit être 'à la hauteur' de la réussite du propriétaire » (Moisa, 2010: 322).

Toutefois, à l'inverse de cette tendance de légitimer leur succès devant la communauté d'origine, les migrants s'assument volontairement les conditions dures du pays d'accueil, car elles tiennent du « projet de réussite » en Roumanie (Moisa, 2010). En effet, pour plusieurs émigrants, le pays d'accueil est considérée comme un « champ » à labourer⁵ (Tall, 2008a, 2008b) - le champ de l'effort - tandis que le pays d'origine devient le champ de la consommation et du statut (Aguilar, 2009) où les migrants adoptent les signes de la réussite⁶ du projet migratoire: voitures luxueuses, vêtements occidentaux et maisons aux façades « d'orgueil » (Villanova, 2006). De plus, dû aux logements des migrants élevés au village d'origine et à la richesse affichée à l'occasion de leurs retours temporels, parmi la communauté d'origine se diffuse une vraie culture de la migration qui incite les autres à émigrer (Riccio, 2006).

⁵ Dans ce sens, certains migrants sénégalais – hommes célibataires - partageaient le même appartement dans le but de minimiser les dépenses au pays d'accueil

⁶ La fonction de représentation du logement bâti au pays d'origine par les migrants mexicains est évidente quand on analyse les habitations des leurs leaders. Ceux-ci ont construit des villas luxueuse au village d'origine (mais rarement habitées) selon le modèle des logements américains riches, tandis que, au pays d'émigration, ils vivent la plupart de l'année dans des conditions modestes (entretien doctorant mexicain, Genève, 2010).

3. La maison comme « assurance »

On ne bâtit pas la maison en Italie, mais en Roumanie, où tu sais que tu vas rentrer plus tard quand tes affaires en Italie vont mal ou quand tu seras plus âgé ou quand la situation en Roumanie sera meilleure (Alexandru, 2012: 162-163).

Cette façon de représenter sa maison au village d'origine, n'est pas singulière, je l'ai rencontré aussi à Marginea. Dans certains cas, le nouveau logement est vu comme une sorte de « sécurité » ou « assurance » à la retraite:

[...] qu'on fait un nid à toi, ... où tu peux revenir ... car tu ne vas pas habiter avec tes parents ... Tu es parti à 22 ans et quand tu rentres chez-toi à quarante ans et plus, où vas-tu t'installer? Ne dois-tu avoir fini ta maison jusqu'à ce moment-là? ... tous font comme ça [...] (entretien F.M., Marginea, 2011).

Dans d'autres situations, les migrants vont s'installer dans la nouvelle maison quand ils auront des problèmes dans le pays d'accueil. En effet, D. (une migrante) a bâti une maison au village d'origine « dans le cas que j'ai un problème, quelque chose, j'ai un abri, un toit » (entretien D., Marginea 2010). Pour T, un jeune migrant parti à l'âge de 16 ans en Italie, la maison qu'il est en train de bâtir ne représente pas un investissement immobilier, mais un lieu où il peut revenir dans le cas qu'il perd son emploi. Le jardin peut lui offrir aussi un endroit pour pratiquer l'autoproduction et l'élevage des volailles.

Même si le type de famille nucléaire est prédominant à Marginea, les liens de parenté sont forts. Ainsi, notre terrain a relevé que dans plus de la moitié des cas, les nouvelles maisons sont bâties sur le terrain des parents d'un des conjoints (d'habitude le mari) ou sur un terrain situé dans la proximité de ceux-ci. Dans un quart des cas analysés, les nouvelles maisons sont bâties près d'un frère, cousin ou oncle. Cette proximité résidentielle de la famille étendue semble une autre signe de la volonté de concevoir la maison comme « assurance », car dans ce village il y a un réseau d'entraide familiale très actif, et des pratiques de réciprocité des services sont courantes au sein de la famille large et parmi les amis. On voit donc que la famille est celle qui aide le migrant durant son émigration et la famille est celle qui l'aide après son retour au pays.

4. La maison comme investissement

Plusieurs chercheurs étrangers ont montré que les maisons des migrants bâties au pays d'origine sont un investissement social et culturel (Pinson, 2001; Riccio, 2006; Lopez, 2010) et plus rarement économique (Tall, 2008b). Mais le type d'investissement varie d'une génération à l'autre et dépend de la phase du processus migratoire. Ainsi, dans les années 1960, pour les migrants maghrébins, l'investissement au pays d'accueil était surtout fonctionnel, alors que celui au pays d'origine était symbolique (Hammouche, 2008). Il convient de noter ici que la maison du migrant maghrébin prend différentes fonctions et significations selon l'âge de la migration (Sayad, 1977): le père voit la maison

bâtie au pays d'origine comme un signe de la réussite de l'expérience migratoire, tandis que l'enfant, la perçoit comme une maison de vacances (Pinson, 2001).

Dans le cas des migrants de Maramures (Roumanie), Nagy (2009) considèrent que ce besoin d'investir dans une maison bâtie au village d'origine est vue comme une obligation traditionnelle, tandis que dans le pays d'Oas, ce comportement est lié à l'honneur de la famille (Diminescu, 1999), la maison ayant plutôt une valeur symbolique: « Synonyme de propriété et d'usage exclusivement familial et générationnel, la maison n'a aucun rapport avec la logique entrepreneuriale » (Moisa, 2010: 218).

L'esprit entrepreneurial des villageois de Marginea s'est accentué avec la migration, menant au développement du commerce des matériaux de construction et du secteur local du bâtiment, le nombre d'entreprises (individuelles, familiales ou sociétés) ayant le siège à Marginea étant assez élevé. Toutefois, au cours de ma recherche de terrain, j'ai rencontré seulement quelques cas où le logement bâti ou acheté au pays d'origine ait aussi une valeur d'investissement. Dans ces rares situations, les migrants ont aménagé un atelier, un espace commercial ou une auberge au sein de leurs habitations ou bien ils ont acheté un appartement dans une ville de la Roumanie. Ainsi, la famille de F. S. a bâti une maison qui comprend un espace de restauration en rez-de-chaussée, qui sera une source de revenus au moment de leur retour définitif au pays - l'époux étant employé dans une pizzeria, en Italie:

[...] pour nous, l'appartement qui a été aménagé là-haut [il comprend l'étage et la mansarde de la maison] est formidable. J'ai dit: si nous sommes capables de vivre là-bas [en Italie] dans un appartement tellement petit, il ne vaut pas la peine d'utiliser toute la maison et d'investir tous les épargnes d'une vie dans cette maison et à la fin, quand je rentrerai en Roumanie, je ne saurai pas quoi faire (entretien F.S., Marginea, 2010).

5. La maison comme `chez soi`

Le logement n'est pas un simple abri. Il est un lieu investi avec de l'attention et de l'amitié par ses occupants (Serfaty-Garzon, 2003b), une sorte d'extension de soi (Vassart, 2006). Il est « un chez soi par rapport à un `dehors` » (Serfaty-Garzon, 1985: 11). Donc, le chez soi est un espace de l'appartenance, d'enracinement, reflétant en même temps un modèle culturel (Bernard, 1998).

Elia Petridou (2001) affirme que la notion de « chez soi » ne peut être comprise sans voyager, une des dimensions du concept étant le « droit au retour », l'auteur citant Hobsbawm: « La maison n'est pas la destination de notre voyage mais le lieu d'où nous partons et où nous retournons au moins dans l'esprit » (Petridou, 2001: 88). Dans ce sens, on peut s'interroger si la migration circulaire des habitants de Marginea n'a pas contribué à la définition de la maison bâtie au village d'origine comme un lieu d'enracinement (Pinson et Thomann, 2002), un « chez soi ». Cet attachement au lieu d'origine est selon l'avis du C.B., plus forte pour les migrants de Marginea qui travaillent en Grande Bretagne: « toujours tous restent là-bas pour gagner de l'argent, surtout en

Grande Bretagne » (entretien C.B., Marginea, 2010). Habiter ce pays d'accueil est considéré par C.B. en termes de rentabilité (dépenses/profit) tandis qu'être « chez soi », à Marginea, ne pose pas de tels problèmes:

[...] qu'il faut payer le loyer, l'électricité, l'eau courante [...] on reste là- bas [en Grande Bretagne] ... et on dépense ... un mois si tu restes, tu dépenses et tu n'as rien produit et tu es loin [de ton pays] ... ici [à Marginea] tu sais que tu es chez-toi, tu peux gagner un pain et le reste, tu as où habiter, tu peux gagner ta vie et, en plus, tu as une chose à toi, une belle maison, une voiture ... quelques années jusqu'à ce que les enfants grandissent, tu as où les élever ... tu n'as pas besoin de plus... (entretien C.B., Marginea, 2010).

Aussi, pour la famille de F.S., travaillant en Grand Bretagne, qui envisage rentrer «chez eux» après la naissance de leur bébé, le « chez soi » est à Marginea où «ils ont des voitures, ils ont une belle maison, ils ont tout fait» (entretien S., Marginea, 2010).

D'autre part, pour P, une vieille femme, ancienne migrante « à la valise » (du début des années '90), le « chez soi » est représenté par sa « hutte » de Marginea. C'est pourquoi elle n'a pas pu rester plus d'un an et demi avec la famille de son fils, en Italie:

Oui, je n'ai pu pas rester ... la maison était sur une montagne ... et ils allaient travailler toute la journée et je pleurais à la fenêtre toute la journée, seule à la maison ... quand je suis arrivée chez moi ... [j'ai dit] personne ne me fait plus sortir de ma hutte... (entretien, P., Marginea, 2011).

Toutefois, nous avons rencontré des migrants qui se sentent chez eux dans l'autre pays d'accueil – Italie. Ainsi, MR, une femme de 35 ans, mariée, mère de trois enfants, affirme avoir habité plus longtemps son appartement à Tourin (dont elle est la propriétaire) que sa maison de Marginea. Elle voudrait y rester mais ses enfants trouvent leur bonheur au village d'origine. Dans un autre exemple, les parents aimeraient retourner au pays d'origine, tandis que leur fille – une adolescente - refuse, son avenir professionnel étant lié à l'Italie. Quant à la famille de F.C., la mère et sa petite fille désirent rester en Italie, tandis que le père est décidé de rentrer chez lui – une fois que les conditions économiques au pays d'origine vont changer.

On a vu donc, plusieurs façons de se rapporter à la notion de « chez-soi », le « chez soi » étant lié soit au pays de destination, soit au lieu d'origine, selon l'âge, l'expérience et le projet de retour du migrant, mais il dépend aussi des caractéristiques de la société d'accueil et de la situation locative, financière et professionnelle des migrants à l'étranger. Enfin, la crise économique globale de dernières années a conduit à une alternance résidentielle où des séjours plus ou moins prolongés dans le pays d'origine sont intercalés (en fonction des opportunités de travail) avec des séjours à l'étranger, en augmentant l'importance du lieu d'origine dans la perception du « chez soi ».

Conclusions

La maison bâtie au village d'origine revêt différentes représentations dans l'imagination des migrants de Marginea: quelqu'un la perçoit comme un moyen de valider son statut social à l'intérieur de la communauté d'origine, tandis que l'autre la conçoit comme un investissement ou bien comme une « sécurité » à la retraite ou un abri en cas d'échec. Pour d'autres encore, la maison bâtie au village d'origine est un « chez soi », en opposition à ce territoire étranger où le migrant se trouve juste pour « labourer ». Ainsi, le pays d'accueil est perçu comme le champ de l'effort, tandis que le pays d'origine devient la scène où les migrants déploient les signes de leur nouveau statut. Néanmoins, le facteur générationnel est essentiel dans la compréhension de la sémantique de la maison bâtie au village d'origine, cette-ci variant selon l'âge de la migration: indice du succès, moyen d'accéder à un nouveau statut, lieu de loisir, lieu de retraite, etc.

REFERENCES

- Aguilar, Filomeno (2009). *Labour migration and ties of relatedness: diasporic houses and investments in memory in a rural Philippine village*, Thesis Eleven <http://the.sagepub.com/cgi/content/abstract/98/1/88>
- Alexandru, Monica (2012). Teză de doctorat. Universitatea București, Facultatea de sociologie și asistenta socială
- Anghel, Remus, Gabriel (2008). *Migratia si problemele ei. Perspectiva transnațională ca o nouă modalitate de analiză a etnicității și schimbării sociale în România*. Working papers. Cluj-Napoca: Institutul pentru studierea problemelor minorităților naționale
- Anghel, Remus (2011). From irregular migrants to fellow Europeans: changes in the Romanian migration flows? În Michael Bommers Giuseppe Sciortino (eds) *Foggy Social Structures. Irregular Migration, European Labour Markets and the Welfare State* (p. 23-43) Amsterdam: Amsterdam University Press
- Appadurai, Arjun (1996). *Modernity at large. Cultural dimensions of globalization*. Minneapolis, London: Public Worlds, vol 1
- Bauman, Zygmund (2011). *Culture in a Liquid Modern World*. Cambridge & Malden: Polity
- Bernard, Y. (1998). Du logement au chez-soi. In Marion Segaud, Catherine Bonvalet & Jacques Brun (Eds). *Logement et habitat: l'état des savoirs*. (pp 374-381) Paris: Editions la découverte
- Cingolani, Pietro (2009). *Romeni d'Italia. Migrazioni, vita quotidiana e legami transnazionali*. Bologna: Il Mulino
- Denzin, N.K. (1970). *The research act: A theoretical introduction to sociological methods*. Chicago: Aldine
- Diminescu, Dana (1999). *Installation dans la mobilité*. In Migration/Etudes, 91, Nov-Dec, http://www.namediffusion.net/txtdana/mobilite_titre.html
- Duby, G. (Ed) & Wallon, A. (1989). *Histoire de la France Rurale*, Vol 3, Paris: Seuil

- Duncan, James S. (1985). The house as a symbol of social structure. In Irwin Altman & Carol M Werner (Ed) *Home environments. Human Behavior and Environment*, Vol 8, New York: Plenum press.
- Hammouche, Abdelhafid (2008). Rapports de genre et de génération dans des «quartiers en transition» de la région lyonnaise, *Espaces et sociétés*, 3, 134, p. 115-130
- Kaufmann, J.-C, (2004). *L'entretien comprehensive*, Paris: Armand Colin
- Lauman, Edward, House James (1970). Living-room styles and social attributes. In Lauman, Siegel & Hodges (Eds) *The logic of social hierarchies*. Chicago: Markham
- Lefebvre, Henri (1974), *La production de l'espace*. Paris: Anthropos
- Lopez, S.L. (2010). The Remittance House: Architecture of Migration in Rural Mexico. *Buildings & Landscapes: Journal of the Vernacular Architecture Forum*, Vol 17, 2, 33-52
- Miller, D. (2008). *The comfort of things*. Cambridge and Malden MA: Polity
- Moisa, D. (2010) *Maisons de rêve au pays d'OAS. (Re)construction des identités sociales à travers le bâti dans la Roumanie socialiste et postsocialiste*, Teză de doctorat, Universitatea Laval.
- Morawska, Ewa (1999). *The Malleable Homo Sovieticus: Westbound Income-Seeking Migrants in East Europe' Capitalist Transformation*, University of Essex
- Nagy, Raluca (2009). *Tourisme et migration dans le Maramures* *Ethnologies*, vol. 31, 1, 111-126
- Petridou, Elia (2001). The taste of home. In Daniel Miller (Ed). *Home Possession. Material culture behind closed doors* (pp 87-106). Oxford, New York: Berg
- Pinson, Daniel et Thomann, Sandra (2002). *La maison en ses territoires. De la villa à la ville diffuse*, Paris:L'Harmattan
- Pinson, Daniel (2001). Lecture de l'habitat: les registres culturels de la maison de l'émigré marocain. In Roselyne De Villanova, M.-A. Hily & G. Varro (Eds.) *Construire l'Interculturel, de la notion aux pratiques* (pp.308-325). Paris: L'Harmattan
- Riccio, Bruno (2006). « Transmigrants » mais pas « nomades ». Transnationalisme mouride en Italie. *Cahiers d'études africaines*, 1,181, 95-114.
- Sandu, Dumitru (2010). *Lumile sociale ale migrației românești în străinătate*. București: Polirom
- Sayad, A. (1977). *Les trois «âges» de l'émigration algérienne en France*, *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 15,59-79
- Serfaty-Garzon, Perla (1985). Experience et pratiques de la maison. In *Home Environments Human Behavior and Environment. Advances in Theory and Research*. Volume 8. (pp.65-86). Plenum Pres, <http://www.perlaserfaty.net/texte1.htm>
- Serfaty-Garzon, Perla (2003b). Habiter. In Marion Segaud, Jacques Brun & Jean – Claude Driant. *Dictionnaire de l'habitat et du logement*. (pp. 213-214). Paris: Armand Colin, <http://www.perlaserfaty.net/texte9.htm>
- Serfaty-Garzon, Perla (2003b). Le chez-soi: habitat et intimité. In Marion Segaud, Jacques Brun & Jean –Claude Driant. *Dictionnaire de l'habitat et du logement*. (pp. 65-69). Paris: Armand Colin, <http://www.perlaserfaty.net/texte7.htm>
- Storey, John (1999). *Cultural Consumption and everyday life*. London: Arnold

- Tall, S. M. (2008a). La migration internationale sénégalaise: des recrutements de main d'œuvre aux pirogues. In Momar-Coumba Diop (Ed) *Le Sénégal des migrations. Mobilités, identités et sociétés*. (pp37-68). Karthala, ONU-Habitat, CREPOS
- Tall, S. M. (2008b). Les émigrés sénégalais en Italie. Transferts financiers et potentiel du développement de l'habitat au Sénégal, In Momar-Coumba Diop (Ed) *Le Sénégal des migrations. Mobilités, identités et sociétés*. (p 153-178). Karthala, ONU-Habitat, CREPOS
- Tapie, Guy (2011-2012). *Recherche, mémoire et thèse, Architecture, urbanisme, sociologie*
- Tue, Amelia et Toderaş, Cristina (2011). *Cajvana: Casă prin telefon pentru familia reunită de 3 ori pe an*, <http://ro.scribd.com/doc/78447915/A-Tue-C-Toderas>
- Vassart, Sabine (2006). *Habiter*. Pensée plurielle, 2, 12, 9-19
- Villanova, Roselyne De, Leite, Carolina & Raposo, Isabel (1994). *Maisons de rêve au Portugale*. Paris: Creaphis
- Villanova, Roselyne De (2006). «Double Residence»: A Space for Intergenerational Relations. Portuguese Immigrants in France in the Twentieth and Twenty-First Centuries, *Portuguese Studies Review* 14 (2) (2006/7), 241-261

Andra Larionescu is Lecturer at Spiru Haret University, Faculty of Architecture. She has a PhD in sociology from University of Bucharest and from Bordeaux 2 University. She is Architect and Master in integrated urban development (Ion Mincu University of Architecture and Urbanism, Bucharest). She works as associate researcher at lab. PAVE, ENSAP BX (Ecole nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux). Her general areas of interest include Housing, Anthropology of Space, and Sociology of Migration.